

**Revue belge- 1er janvier 1924**  
**Chronique littéraire d'Iwan Gilkin**

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54085005/f255.item>

Le samedi 22 décembre, sous les auspices de l'Association de la Critique littéraire et de la Société des gens de lettres, une plaque commémorative fut apposée sur la façade du petit hôtel particulier, 43, rue Berthier, où le poète Georges Rodenbach mourut, il y a vingt-cinq ans, dans la nuit de Noël, emporté par un mal soudain et terrible. Il avait, dit le *Journal*, choisi pour y habiter ce quartier reculé de Paris, à cause de son calme et de son recueillement; entre les arbres du boulevard qui ombrageaient dès le printemps sa maison, il pouvait voir les coteaux de la Seine se perdre au loin dans les brumes du fleuve.

La cérémonie fut émouvante. Mme Rodenbach et son fils accueillaient les délégations des cercles et les amis du poète, qui venaient communier dans son souvenir. Il y avait là, dit un témoin, la fleur du monde littéraire. Devant la demeure se pressait une véritable foule, faite du Tout-Paris des Lettres, du Tout-Paris intellectuel. Au nom de l'Académie française de Belgique, M. Maurice Wilmotte prononça un excellent discours. Il remarqua que cette académie, fondée par le roi Albert après la guerre, n'eût pas manqué d'accueillir Georges Rodenbach, si elle avait existé avant la nuit fatale qui le vit mourir. Il rapporta ensuite que lorsque la Jeune Belgique organisa en l'honneur de Camille Lemonnier le banquet fameux où les amis de l'écrivain le vengèrent d'une injustice officielle, en proclamant l'admiration d'une élite, ce fut Rodenbach qui parla au nom de ses compagnons d'armes avec les accents qui convenaient. Il rappela aussi la page émouvante qu'écrivait celle qui fut la compagne de sa vie et la noble gardienne de sa mémoire, en 1903, lorsqu'on inaugura le monument élevé au poète dans la vieille cité de Gand, où s'écoula sa douce enfance. Il analysa ensuite le talent de Georges Rodenbach et son œuvre qui n'est qu'un long hymne à la gloire, au charme et à la beauté des anciennes villes des Flandres, qu'il réunissait toutes dans son amour pour Bruges, — cette Bruges-la-morte « qui n'est pas sa cité natale, mais qui était devenue la cité de son âme ». D'autres discours furent prononcés, unanimes dans l'éloge de l'homme et de l'artiste; puis Mme Rodenbach ayant dit avec émotion sa gratitude, un thé fut offert par la famille aux amis du poète défunt, qui continuèrent à parler de lui, en évoquant son ombre familière et charmante.

Georges Rodenbach naquit à Tournai, le 16 juillet 1855, dans une famille flamande vouée depuis longtemps au culte des lettres. Il était un très jeune enfant encore lorsque ses parents vinrent se fixer à Gand. Il fit ses études d'humanités au collège des Jésuites de cette ville; il y eut pour condisciple passager Emile Verhaeren. Ayant conquis à l'Université de Gand son diplôme de docteur en droit, il alla passer un an à Paris (1876), où son père l'envoyait pour qu'il entendît plaider les maîtres de l'éloquence française. Mais, obéissant à sa vocation, le jeune poète préféra au palais de justice les lieux où se réunissaient les jeunes poètes. Déjà il avait composé les petits poèmes tendres et familiers qui furent publiés en 1877 sous le titre *Les Foyers et les Champs*. C'étaient les premiers vers d'un enfant candide; leur pureté et leur fraîcheur ne rachetaient point leur banalité. A Paris, le jeune homme hanta le joyeux Cercle des Hydropathes, d'Émile Goudeau. Ses nouveaux compagnons lui firent connaître la vie de la grande ville et l'initièrent aux tendances nouvelles de la poésie. Il quitta Paris à regret pour aller s'inscrire au barreau de Gand. Il était intelligent, il avait de l'esprit, il parlait facilement, avec élégance et, à l'occasion, avec une réelle éloquence. Il eût dû réussir. Il eût réussi, sans doute,

s'il eût eu plus de patience... et si ses concitoyens ne se fussent méfiés d'un poète, — animal évidemment choquant et dangereux.

De son côté, Georges Rodenbach, qui avait goûté la vie libre, l'esprit délié et les enthousiasmes de la jeunesse littéraire de Paris, étouffait dans l'atmosphère étroite de la bourgeoisie de Gand. Loin de s'efforcer d'éviter les hostilités, il les provoquait.

Il condensa ses premières amertumes dans le recueil de poèmes qui furent publiés en 1878, sous ce titre : *Les Tristesses*. Tristesses encore bien douces ! L'aimable caractère de Rodenbach ne connaissait pas la violence.

C'est l'année suivante que je le vis pour la première fois. J'étudiais alors le droit à l'Université de Louvain, où j'avais pour condisciple et ami Emile Verhaeren. Nous étions là, avec Albert Griraud et notre aîné, Emile Vâ n Ârenbergh, toute une niellée de jeunes poètes, qui donnions le ton à quelques sociétés d'étudiants. L'une d'elles, la Société d'Emulation, invita Rodenbach à venir lire ses vers. Avant la séance, qui devait avoir lieu le soir, il dîna avec Verhaeren et moi à la Table Ronde, où nous prenions habituellement nos repas. Il fut animé, amusant, charmant, il me séduisit du premier coup. Le soir il séduisit toute la foule qui se pressait dans la salle de l'Emulation et qui lui fit une ovation enthousiaste. Un jeune professeur de l'Université, qui est aujourd'hui sénateur et ancien ministre, improvisa au milieu des acclamations, un quatrain en son honneur. Bref ce fut une soirée triomphale. Les applaudissements de cette jeunesse ardente grisaient sans doute encore le jeune poète tandis que le train le ramenait à Gand, vers les bourgeois hostiles et le travail maussade.

Cependant toute une jeunesse se levait en Belgique et se réunissait à Bruxelles autour de Max Waller, qui s'était emparé d'une petite revue d'étudiants et qui en fit le merveilleux instrument de notre renaissance littéraire. Tous ces jeunes hommes obéissaient sans le savoir au grand mouvement contemporain de centralisation générale et de concentration urbaine, qui, en Belgique, jusqu'alors modéré, venait de prendre une allure accélérée et puissante. Il arrachait les jeunes gens les plus ardents du sein paisible de leur famille, de leur province, de leur ville ou de leur village, pour les précipiter pêle-mêle dans la capitale, où il entrechoquait leurs cerveaux, les déformait, les polissait, comme un torrent roule et polit les cailloux qu'il a détachés des montagnes. Telle fut l'origine de notre littérature de 1880. Les mieux doués de nos jeunes lettrés, brutalement déracinés, arrachés à leur habitat naturel comme aux habitudes mentales de leur adolescence, éprouvèrent toutes les difficultés, toutes les souffrances, d'une adaptation lente et pénible aux conditions nouvelles de leur existence physique et morale, C'est cette longue souffrance qui forma le talent des uns et qui fit la perte des autres. Mais les élus en portèrent durement la marque durant plusieurs années et cette marque est profondément empreinte dans leurs premiers ouvrages. C'est là d'ailleurs ce que, depuis la naissance du romantisme européen, on appela le mal du siècle. Dans les arts et la littérature, c'est le cri de douleur des inadaptés. Heureux ceux qui, soit au midi, soit au soir de leur vie, ont trouvé, en parvenant à une adaptation suffisante, le calme, le bonheur, la sérénité !

Entraîné à son insu par le mouvement de concentration urbaine, poussé par ses déceptions, par son ambition et par ses nouvelles espérances, Rodenbach alla se fixer à Bruxelles. Il s'y fit inscrire au barreau de la Cour d'appel. Mais il se fit surtout le compagnon et l'ami des Jeunes-Belgique. Rompant avec ses anciennes tendances, il voulut être le poète de la vie moderne. Il choisit le compartiment des élégances de la vie mondaine. Les poèmes qu'il composa dans cet esprit furent publiés dans les deux volumes *La Mer élégante* (1881) et *L'Hiver mondain* (1884). La direction que Rodenbach avait imposée à son talent, était mauvaise : ses meilleures qualités

n'y trouvaient point leur emploi. Il le comprit et il en souffrit. Déçu de nouveau, un peu aigri, refroidi à l'endroit de ses amis qu'il croyait envieux et jaloux de son talent, il retourna à Gand, espérant retrouver à la chaleur du foyer familial les intimités et les tendresses dont son cœur éprouvait l'ardent besoin. Il les y retrouva en effet. La vie qu'il y mena, lui fut dans les premiers mois douce et apaisante. C'est alors qu'il écrivit *La Jeunesse Blanche* (1886), qui est un livre sincère et délicieux. Son âme tendre et délicate a retrouvé dans la maison paternelle les souvenirs exquis de son enfance et de son adolescence. Elle s'y abandonne avec une simplicité charmante, — avec, aussi, la mélancolie douce des souffrances subies, enfin apaisées. Qui n'a pas lu ce livre, ne connaît pas le véritable Rodenbach. C'est le chant de l'oiseau qui a retrouvé son nid. Ah ! comme le poète s'attache à tout ce qu'il a aimé naguère et qu'il retrouve après une amère absence, — la maison maternelle, la vieille ville de province où son cœur s'est épanoui, — avec ses petites rues tortueuses, ses maisons à pignon, son béguinages, ses canaux endormis, car tout cela, c'est à Gand qu'il l'a dévotement goûté; il ne l'a pas encore situé à Bruges ! C'est dans son âme une résurrection, un nouveau printemps, — c'est le bonheur retrouvé !

Et pourtant, pourtant !... Non, ce n'est pas le bonheur ! La nostalgie de la grande ville l'a naguère chassé de Gand. La nostalgie de la vie provinciale l'y a rappelé. Et voici que, acre, violent, terrible, le dégoût de la province le reprend, la nostalgie de la grande ville se rallume, brûlante et dévorante.

Déjà dans la *Jeunesse Blanche*, au milieu des tableaux charmants, sur lesquels plane d'ailleurs une vague brume de tristesse retentit tout à coup ce cri désespéré :

*Vivre comme en exil, vivre sans voir personne.  
Dans l'immense abandon d'une ville qui meurt...  
Se sentir éloigné des âmes, des cerveaux,  
Et de tout ce qui porte au front un diadème  
Et, sans rien éclairer, se consumer soi-même  
Tel qu'une lampe vaine au fond de noirs caveaux.  
Oh ! vivre ainsi tout seul, tout seul voir se flétrir  
La blanche floraison de son Ame divine  
Dans le dédain de tous et sans qu'aucun devine,  
Et seul, seul, toujours seul, se regarder mourir !  
Ah ! fuir ! fuir la ville grossière où son âme et son art sont méconnus !*

Mais où fuir ? A Bruxelles ? Il n'y a guère été moins malheureux. C'est Paris qui l'appelle. Mais comment y vivra-t-il ? Il a trente ans. L'avocat belge, ce temps-là, ne pouvait plaider à Paris. Que faire ?... Un secours inattendu se produit. Le baron de Haulleville, directeur du *Journal de Bruxelles* a besoin d'un correspondant parisien. Il offre la place à Rodenbach, qui l'accepte comme un homme qui se noie, saisit la perche providentiellement tendue. Il part. Mais le cœur encore bouillonnant d'amertume, il écrit là-bas un roman, *l'Art en Exil*, dont l'affabulation est faible, mais qui est l'une des plus furieuses malédictions qu'un poète ait lancée contre la basse et plate cité qui l'a abreuvé d'avanies. Pour ne blesser personne, il a situé son roman, non pas à Gand, mais à Bruges, et c'est l'art du poète qui a inventé les péripéties de l'action. Mais que voilà un roman bien romantique ! L'artiste en proie aux Philistins ! Ariel dans la fosse aux bourgeois ! 1880 ressuscite en 1889 dans le premier roman de ce jeune poète belge. C'est que 1880 est notre 1830, à nous, avec la teinte particulière du moment.

A Paris, cependant, Rodenbach trouve un accueil aimable et noue de belles et bonnes amitiés. Marié à une femme charmante, il est reçu affectueusement dans le « le grenier » d'Edmond de Goncourt et chez ses amis. Le calme rentre dans son cœur, le bonheur y règne. Il va désormais se consacrer paisiblement à son œuvre. S'il a gardé la nostalgie de la douce Flandre, il sait qu'il n'y peut plus vivre. Par son art, il révoquera dans ses poèmes et dans ses romans. Pour mieux concevoir toutes ses impressions d'enfance, il les situera dans la ville la plus caractéristique de la vieille Flandre endormie, — dans Bruges-la-Morte, comme il l'appellera, — au grand mécontentement des gens d'affaires qui s'efforcent avec succès de ressusciter Bruges tout en conservant avec piété son merveilleux décor. Ainsi même du fond de la capitale française, le poète est encore en conflit avec les bourgeois de son pays. Coup sur coup, en quelques années il va produire des poèmes d'un art délibérément raffiné jusqu'au plus singulier maniérisme qu'il a réunis en trois gros volumes ; *Le Règne du Silence* ( 1891), *Les Vies encloses* (1896), *Le Miroir du Ciel natal* (1898), et toute une série de romans et de nouvelles: *Bruges la-Morte*, 1892, *Musée de Béguines* (1894), *La vocation* (1895), *Le Carillonneur* (1897), *L'Arbre* (1898), etc., etc. Bruges la Morte vaut surtout par l'évocation de la vieille cité, dont l'âme, si j'ose dire, plane sur tout le livre, enveloppe les personnages, envahit leurs sentiments, gouverne leurs volontés. C'est Bruges, Bruges toujours, que l'on retrouve dans tous les ouvrages de Rodenbach. Bruges règne dans le *Çarillonneur*, le meilleur, le mieux construit, le plus naturel et le plus vivant de ses romans, On y trouve des pages d'une vraie beauté, écrites par un auteur arrivé à la pleine maturité de son talent. Lisez, tout au début du livre, le concours des carillonneurs. Cela est d'un art ample et ferme, et l'on s'étonne que l'auteur qui peignait si bien ce beau tableau, soit le même homme qui ciselait, dans le même temps, les cristaux aux facettes bizarres de ses poèmes, de *l'Aquarium mental*, par exemple, ou du *Voyage dans les yeux*. C'est, sans doute, que l'art de Rodenbach était, comme les désirs de son cœur, plein de contradictions. Un même sentiment de mélancolie nostalgique, d'une rare intensité, les liait ensemble et faisait leur unité profonde. C'est par ce sentiment et par ses contradictions qu'il a charmé tant d'esprit, non seulement en France, mais à l'étranger, et particulièrement en Russie, où, avant la Révolution, toute une élite lettrée le considérait comme l'un des meilleurs poètes de la fin du XIXe siècle.

Iwan Gilkin